

ENTRETIEN AVEC RENE SCHERER

René Schérer, philosophe fouriériste, est professeur à l'Université de Paris VIII Vincennes-à-Saint-Denis, auteur d'ouvrages sur la communication, sur la phénoménologie (Husserl, Heidegger) et sur Charles Fourier. Après s'être consacré, pendant les années 70, aux problèmes de l'enfance, il développe aujourd'hui dans *L'âme atomique* (écrit en collaboration avec son ami Guy Hocquenghem) et *Pari sur l'impossible* une « esthétique d'ère nucléaire ».

PHILOSOPHIE, PHILOSOPHIE : *René Schérer, vous êtes professeur de philosophie à l'Université de Paris VIII Vincennes-à-Saint-Denis, en quoi votre enseignement de la philosophie est-il différent de celui que vous pouviez donner à Vincennes ? Qu'est-ce qui a changé depuis Vincennes dans vos cours ?*

René SCHERER : En ce qui me concerne, il y a effectivement un certain nombre de choses qui ont changé. Du point de vue général, je ne sais pas si ça a changé pour tout le monde, bien que je le crois ou que je le subodore. Pour couper court dans cette matière très abondante, ce qu'il y avait lorsque Vincennes a commencé, c'était d'une façon assez large l'idée d'une rupture avec la philosophie universitaire. A l'heure actuelle, au contraire, l'idée générale et communément partagée, y compris par moi-même, c'est une insertion dans le cadre de la philosophie universitaire, ou tout au moins, dans ce que font l'ensemble des universités. Dans ce sens, on peut en effet, affirmer qu'il y a eu une modification extrêmement claire et qui, je crois, doit être reconnue par tout le monde.

PP. : *Qu'entendait-on alors par rupture ?*

R.S. : On entendait plusieurs choses. Pour ma part, c'est ce qui m'a permis d'introduire dans la philosophie et directement dans l'enseignement de la philosophie un certain nombre de choses qui étaient en relation avec l'actualité ou avec mes intérêts propres. Le problème d'actualité qui me semblait à cette époque être particulièrement crucial, c'était celui de la pédagogie, c'est-à-dire d'une critique de l'enseignement et des conceptions de la pédagogie, y compris celle dite libérale. 68 avait apporté quelque chose qui était en rupture incontestable avec toute idée pédagogique, selon laquelle certains esprits inférieurs ou manquant de maturité devaient être conduits progressivement, par des voies plus ou moins compréhensibles, vers un savoir. Cette idée dans différents domaines s'est trouvée critiquée (il serait trop long de revenir intégralement sur cette conception de la critique du savoir) ; disons que certains l'ont acceptée, d'autres pas ; certains l'ont reliée à des phénomènes de classes, d'autres l'ont reliée à des notions d'un ordre beaucoup plus général comme celles de l'institution de distribution du savoir dans l'institution universitaire elle-même, d'autres encore, comme moi-même, l'ont rattachée essentiellement au statut de la minorité et au statut de l'enfance, de sorte que j'ai été amené, à partir de cette critique de l'idée pédagogique et de l'illusion pédagogique, à m'intéresser plus particulièrement au problème de l'enfance. Même pour les enseignants qui plus que moi-même continuaient les références et les analyses philosophiques....

PP. : *Vous pensez à Châtelet ?*

R.S. : ... et je pense en effet à Châtelet, Deleuze et Lyotard, même pour eux, il est certain que l'enseignement de la philosophie s'était proposé de nouveaux objets, de nouvelles finalités. Et là on était vraiment en rupture avec un enseignement universitaire, je veux dire au sens formateur du mot. Voilà ce que ça veut dire universitaire : ça veut dire formateur, ça veut dire pédagogique, ça veut dire qu'en prenant des élèves dont on pense qu'ils ne connaissent pas grand chose à la philosophie, on va leur faire

apprendre ce qu'elle est, de façon à ce qu'ils passent à un niveau supérieur et qu'ensuite ils réussissent des examens. Or, cela était tout à fait contraire, à tort ou à raison, peut-être d'une manière utopique (je ne me prononcerai pas là-dessus), à l'optique de Paris VIII dont le mot d'ordre implicite ou explicite était précisément : aucune formation. Tandis que maintenant le mot d'ordre fondamental c'est : formation. Donc là il y a évidemment une différence du tout au tout, et on ne voit pas raisonnablement comment on peut y échapper. Mais il faut garder cette idée inhérente à ce qu'on a appelé l'esprit de 68 que ce mot de formation ne signifie en aucun cas une adaptation à une fonction précise, délimitée demandant des compétences délimitées. L'esprit de 68, l'idée directrice surtout en philosophie, c'est qu'il y a effectivement des connaissances élémentaires ou un arrière fond culturel qu'on peut avoir mais qu'il n'y a pas de sériation des problèmes. Aussi on peut fort bien, quel que soit le niveau auquel on appartient sinon les traiter, tout au moins les aborder, les comprendre, les discuter. Il ne s'agit donc pas du tout d'une formation évolutive.

PP. : *Pouvez-vous nous préciser en quelques mots, comment, à ce moment là, vous avez considéré le problème de l'enfance ?*

R.S. : Sous ses différents aspects, y compris fondamentalement mais pas uniquement sexuels, non pas simplement sous l'angle de la répression mais également sous l'angle de la constitution d'une véritable individualité : un être, existant à la fois physiquement et psychologiquement pourrait-on dire, qui était l'enfant. En quoi d'ailleurs je me distinguais peut-être d'un certain nombre d'autres critiques purement anti-répressives. Mon idée directrice était qu'à partir de la fin du dix-huitième siècle (mais je ne me suis jamais cantonné dans des études de caractère chronologique et historique) l'enfant, cet objet de protection, de fixation idéologique universelle, dans les sociétés modernes est devenu une évidence physique et psychologique. Voilà en gros ce que j'ai pu traiter, sans me préoccuper de savoir si cela était une question utile pour les examens de philosophie ou non. Cela Vincennes le permettait et l'a permis jusqu'au bout.

PP. : *A partir du transfert de l'Université à Saint-Denis, on a observé, dites-vous, une modification dans l'enseignement de la philosophie. Ce changement a-t-il été imposé ? Comment les choses se sont-elles passées pour vous ?*

R.S. : Rien n'a jamais été imposé, tout au moins par en haut ; nous avons toujours eu et pris une très grande liberté avec les programmes. Je passe sous silence les problèmes d'organisation interne : ces fameux problèmes qui ont fait que le département de philosophie, d'abord doté de la possibilité de distribuer des licences, en a été privé, et s'est alors constitué en institut polytechnique de philosophie. Je parle uniquement du point de vue de l'enseignement. A ce moment là, j'ai commencé à travailler en collaboration très étroite avec Guy Hocquenghem, surtout après la publication de *Co-Ire* en 1976. Nous avons continué à développer des thèmes dans les U.V. qui concernaient l'enfance mais nous avons introduit à l'intérieur de ces thèmes d'autres idées, qui d'ailleurs étaient en relation avec cette optique, et qui visaient à élargir ce que cette vision, de ce que j'appellerai une philosophie de l'enfance, ou une philosophie centrée sur l'enfance, pouvait avoir d'un peu restrictif. C'est, pour résumer d'un mot, en relation avec l'esthétique, ou avec un pôle esthétique que Guy et moi-même avons développé les différentes U.V. depuis 1978, 1979. Cette modification était donc une continuité mais avec des inflexions qui apportaient des éléments plus en accord avec la demande étudiante. Il fallait reprendre un certain nombre de textes classiques, les analyser etc... C'est ainsi qu'ont été introduits Lucrèce, par exemple, le *De Natura rerum* commenté par Guy Hocquenghem, Kierkegaard, Benjamin, toujours avec une très grande liberté de choix et de commentaires, étant donné que ces U.V. gardaient toujours le caractère de finalité sans fin, pour employer un langage esthétique approprié. Ce n'est qu'un peu après et d'une façon toute récente que la nécessité de faire coïncider davantage les enseignements avec une finalité plus directement universitaire est apparue, tout en restant à l'écart de ce que pouvait être une programmation de l'enseignement philosophique. Dans ce cadre, j'ai été amené à donner aux U.V. actuelles une

orientation plus systématique, autour, par exemple, de l'esthétique de Fourier, ce qui est d'ailleurs en décalage avec des enseignements habituels. De même, j'ai repris l'étude de la phénoménologie husserlienne suite à plusieurs demandes, à une remise en honneur de celle-ci qui semblait auparavant un petit peu abandonnée. J'ai pensé qu'en fait il serait intéressant pour les étudiants et pour moi-même de revenir sur ces questions.

En bref, disons qu'il y a effectivement des différences sensibles entre deux périodes. Il n'y a pas contradiction absolue, mais décalage dû à des causes diverses et mal délimitées.

P.P. : *Vos travaux sur l'enfance se sont infléchis vers un pôle plus esthétique et plus moderne., cela était-il dû à une modification du centre d'intérêt des étudiants ?*

R.S. : Ah ! du point de vue des étudiants...en un mot, oui. Certains étudiants ont suivi l'Université jusqu'à Saint-Denis et ont conservé l'esprit de 68. Mais d'autres sont arrivés, et il est évident que d'un simple point de vue du recrutement du département de philosophie, nous ne pouvions pas, sauf irréalisme total, compter exclusivement sur les étudiants qui étaient sur la lancée de 68, pour la simple raison qu'ils étaient pour la plupart trop vieux ou qu'ils étaient partis. Or, pour les nouveaux étudiants qui apparaissaient, nos évidences de départ n'étaient pas forcément des évidences. A l'origine, le besoin était de faire échapper la philosophie à une routine de type universitaire, y compris au niveau des références, des textes etc., en tout cas pour soi-même. Mais au bout d'un certain nombre d'années qui, pour nous professeurs et moi-même en particulier, semblent être courtes mais qui peuvent être le temps d'une génération., il est apparu que les gens, au contraire, demandaient avec une sorte de soif, d'aspiration à savoir ce qu'avaient dit les philosophes. Et cela il était bien indispensable dès lors de le reprendre ; bien qu'en fait ça n'ait jamais été abandonné de façon totale si on y regarde de très près. Mais en gros c'est un peu ça : après un abandon de la littérature ou tradition philosophique, nous avons dû répondre à cette nouvelle exigence. Quand j'appelle cela une exigence ou une demande, peut-être ce mot est-il malvenu : il ne s'agissait pas vraiment d'une demande.

P.P. : *Pouvez-vous émettre des hypothèses sur les causes de ce changement d'esprit des étudiants qui ont souhaité revenir à des formes de cours plus traditionnels ?*

R.S. : Je dis cela sous toute réserve car nous n'avons jamais eu affaire à des demandes expresses. C'est plutôt comme un lent mouvement qui se fait jour jusqu'à ce qu'à un moment on s'aperçoive que quelque chose est devenu indispensable. Et cela est d'ailleurs d'autant plus difficile à déterminer que certains enseignants n'ont jamais abandonné les études sinon classiques tout au moins des études strictes des systèmes philosophiques. On peut donc difficilement parler en général.

P.P. : *Vous avez toujours défendu Paris VIII aussi bien dans vos cours que dans vos ouvrages, comme par exemple dans L'âme atomique, une certaine idée de la philosophie ouverte, accessible à tous. Or, le langage philosophique contemporain semble être devenu plus hermétique, plus difficile. Que pensez-vous de cette situation nouvelle de la philosophie ?*

R.S. : *L'âme atomique* est en effet un ouvrage qui ne veut pas être limité aux philosophes, ni dans son langage, ni dans les objets traités, ni même par le public auquel il s'adresse. Donc il entre dans l'optique de ce qui était l'intention originelle de Paris VIII, qui la prolonge en ne voulant pas être une philosophie de spécialiste et il redonne droit de cité à un langage, à des questions que l'esthétique contemporaine a trop laissé de côté : l'âme, les Destinées. C'était ça le problème fondamental. Et ce que je reproche à la philosophie, aux tentatives actuelles, au Collège de Philosophie en partie aussi, c'est en dépit de l'ouverture de leur champ, de l'intérêt très certain des thèmes ou des analyses qu'il présente, on a l'impression que l'on s'oriente de plus en plus vers une philosophie de spécialistes. On viserait à la limite à multiplier les spécialistes sans pratiquer une ouverture de la philosophie au delà du champ d'une spécialité.

P.P. : *Vous pensez donc que le Collège de Philosophie ne correspond pas, ou ne correspond plus, à ce qui fut à l'origine de sa fondation grâce notamment à François Châtelet, et qui était une volonté d'accroître l'audience de la philosophie ?*

R.S. : François Châtelet a toujours défendu une philosophie de non spécialistes, ou pour des non spécialistes, bien qu'il ait maintenu constamment des références aux grandes philosophies de la tradition. Mais il a refusé un langage clos sur lui-même, une codification outrancière de ce langage qui conduit à former des chapelles, à exclure les non-initiés. Et c'est cela que je reproche un peu au Collège, ce qui me donne l'impression d'un champ clos quand je m'y aventure. Ainsi, pour prendre un exemple et sans doute sur ce point forcer et caricaturer ma pensée, une discussion récente consacrée uniquement à l'analyse formelle de la proposition « Ceci est de l'art », me paraît être une présentation très artificielle des débats esthétiques, une opération stérilisante sur le public. Il y a un style Collège que l'on sent, comme le style IDHEC ou « Cahiers » pour le cinéma. Ce qui a le don de me hérisser ; mais peut-être est-ce tout à fait subjectif.

PP. : *Cet hermétisme est-il un phénomène uniquement français ?*

R.S. : Fourier avait l'habitude, lorsqu'il parlait des philosophes, de les qualifier de « secte ». Et cela serait encore assez justifié à l'heure actuelle. Mais il y a plusieurs sectes : celle des pragmatiques ou analytiques, celle des heideggériens ou des ontologistes, qui produisent chacune dans sa partie, une forme d'hermétisme, et des exclusions. Mais les plus dangereuses ne sont pas en France. Il faudrait les voir en Allemagne, ou alors, de la part de Habermas ou de Apel se produisent des phénomènes de cécité tout à fait dommageables relativement aux tendances françaises, des amalgames, des accusations d'irrationalisme qui frisent le non-sens, contre Lyotard, Deleuze, Derrida, etc. En France, il y a des luttes intra-sectaires, mais pas de grande bataille idéologique, ou il n'y en a plus depuis Sartre peut-être, à mon sens du moins. Ce qui renforce le caractère réservé du langage philosophique. Le malaise contemporain dans la philosophie vient en partie de ce phénomène.

PP. : *Parmi les nouvelles tendances de la philosophie contemporaine en France, il se fait jour à l'heure actuelle un positionnement courageux et déconcertant qui est celui d'Alain Badiou (L'Être et l'événement), Le Seuil, 1988, Manifeste pour la philosophie, Seuil, 1989). En effet dans ces livres, qui donnent un ton polémique à la recherche philosophique, Badiou recentre, en se référant à des auteurs traditionnels et notamment à Platon, la philosophie dans un champ, qu'il voudrait plus rigoureux, plus systématique. Qu'en pensez-vous sachant que, comme Deleuze et Lyotard, vous avez travaillé peut-être différemment dans les années soixante-dix ?*

R.S. : Ce retour à Platon visa sa pensée anti-multiple et anti-sophistique. C'est là une affirmation de ce que l'on pourrait appeler les constantes ontologiques, les valeurs éternelles de la philosophie. L'intérêt du *Manifeste pour la philosophie* de Badiou est qu'il montre que le mouvement que nous pensions irréversible de ces dernières années : l'effritement du *sujet*, l'affirmation du multiple contre l'Un, ne l'est pas. Mais comme Deleuze dans *Le pli*, qui retourne à Leibniz et l'actualise, je pense qu'il n'y a pas de conflit entre tradition et actualité, qu'on peut revenir aux grands classiques sans nécessairement retourner en arrière. En tout cas, il y a un anti-platonisme de type nietzschéen qui a marqué une rupture et on ne peut, sans paradoxe et danger, refuser ce genre d'acquis. La destruction du sujet, ou tout au moins sa désagrégation, est un des points décisif dans la philosophie contemporaine et moderne, qui ne peut pas s'accrocher non plus à une ontologie « positive » au sens platonicien. What pensait très justement Heidegger à la fin de l'ontologie en réfléchissant sur cette idée qui a marqué la pensée contemporaine.

PP. : *Ce que semblent regretter les partisans d'une ligne philosophique plus traditionnelle c'est l'unité des discours philosophiques contemporains. Mais qu'a apporté selon vous cette fragmentation de l'investigation philosophique ?*

R..S. : Cette notion de fragment a été en effet souvent mise sur la sellette et parfois on en a exagéré l'importance. Pourtant, très certainement, elle est fondamentale même si elle se relie à une méthode systématique de pensée. Je reviens à Deleuze, par exemple. Ce qu'il y a de meilleur dans sa philosophie, c'est ce qu'il a donné tout récemment et qui est fragmentaire. *Le pli*, quoique parfaitement structuré de l'intérieur, est un fragment, une avancée dans une certaine direction permettant de reconsidérer, de reprendre des ensembles sous l'optique du baroque et de la philosophie leibnizienne. Ce qu'il a écrit dernièrement sur Foucault était aussi une percée fragmentaire. De même, le plus intéressant dans la philosophie de Heidegger, c'est sa pensée fragmentaire, ce qu'il a écrit après *Sein und Zeit*, à partir du moment où il a abandonné l'idée d'un livre d'ensemble. Alors peut-on dire qu'il y a abandon de la grande pensée, de la grande synthèse philosophique qui était un peu la visée de la philosophie allemande d'avant-guerre ? D'une manière générale, il y a eu ces dernières décennies une décentration fondamentale de la philosophie qui s'est transformée en monographies ou monologies. Ces monologies ont permis d'aborder des questions que l'étude des grands problèmes, qui cachent souvent comme l'écrit Adorno dans *La dialectique négative* un vide de la pensée, avait laissées de côté. C'est grâce à ces domaines méconnus, que sont les marges de l'histoire, les marges des problèmes qu'il a été possible de reconstruire, de revoir, d'établir de nouvelles perspectives sur la situation contemporaine. Ces marges peuvent être analysées par des gens qui ne sont pas du tout marginaux comme Baudelaire, par exemple, ou Benjamin qui s'est intéressé aux passages dans les villes. Or ces monologies sont très importantes et pas du tout des problèmes annexes. Et même si à un certain moment il était légitime de les considérer comme des lancées dans le domaine du désir, de la libidinalité, etc., cette remise au pas, cette remise à l'ordre dont nous parlions me paraît tout à fait superflue. On revient avec cette idée là à une véritable orthodoxie philosophique sous prétexte que ces monologies n'entrent pas dans un prétendu style philosophique. Cette tendance à vouloir restructurer la philosophie, à l'enfermer dans sa propre constitution systématique et dans son propre langage, cherche à évacuer de la philosophie les points vers lesquels elle a dérivé, jusqu'à se trouver parfois à la limite du discernable. Non qu'elle se soit confondue avec des domaines qui étaient ceux des sciences de l'homme, mais elle a en effet dérapé par rapport à ce que pouvait être son objet spécifique. Elle a accaparé d'autres objets, s'est implantée dans d'autres choses. Foucault, à cet égard, est l'exemple le plus net qui a dérivé de telle façon qu'au fond il n'a plus pris pour objet des philosophies, ni des problèmes de la philosophie, bien qu'il soit parti d'une interrogation qui était posée à l'intérieur de la philosophie, concernant les énoncés, les signifiants, les différents domaines de la représentation... etc.

Propos recueillis par José LE ROY